

Je m'appelle Kerger-Walisch Hélène, née en 1929 à Watrange, demeurant à Tarchamps. Nous avons une exploitation agricole de taille moyenne et étions six enfants. Lorsque la guerre a débuté, les filles travaillaient déjà ailleurs.

Vous aviez 12 ans quand la guerre a commencé. Comment avez-vous vécu ce moment ?

La guerre a débuté en pleine semaine de kermesse. Nous avons encore l'intention de tapisser le salon pour le dimanche de la kermesse. Mon père a tout retiré des murs et il avait à peine terminé que les soldats sont passés devant la maison. Sur quoi mon père a déclaré que la guerre était bel et bien là. Nous avons renoncé à tapisser. L'après-midi, les avions arrivaient et le soir, au moment de la traite, les soldats, qui étaient terriblement fatigués, venaient avec leur gobelet et mon père leur donnait du lait gratuitement. C'était comme ça tous les jours.

Comment avez-vous ressenti cela en tant qu'enfant ou jeune fille ?

On nous a tout d'abord placé les douaniers dans la maison. L'un d'eux est venu voir s'il y avait des lits. Nous en avons un de trop. On en a donc logé un chez nous et on a dû le nourrir. Plus tard, ils étaient trois, deux d'entre eux étaient de vrais nazis, l'autre venait d'Ersfeld, il était gentil et nous aidait beaucoup.

Comment cela s'est-il répercuté sur votre quotidien ou sur l'école ?

À l'école, nous n'apprenions plus le français, seulement l'allemand. J'ai encore mon bulletin scolaire rédigé entièrement en allemand. Ensuite, ils voulaient que nous rejoignons les jeunesses hitlériennes. Mais nous ne l'avons pas fait. Nous devons ramasser des doryphores, ce que nous n'avons jamais fait auparavant non plus. Et nous avons des cours de gymnastique.

Quels ont été les pires moments dans le village ou pour vous en tant que famille ?

C'était quand mon frère a été enrôlé. C'était dramatique. Il est resté trois ans en captivité. Ensuite, il est rentré à la maison. Mon futur mari avait lui aussi subi le même sort. Je l'ai connu à l'école. Il a passé treize mois au front en Russie. À son retour, il n'a pas voulu en parler. La seule chose qu'il ait raconté est qu'il avait tellement faim qu'il a retiré le pain des mains d'un soldat mort dans le bunker et l'a mangé. C'est vous dire l'horreur de la situation.

Je suppose que vous et votre famille aviez constamment peur pour votre frère ?

Il nous écrivait tout le temps. Il a passé trois ans en Angleterre dans un camp de prisonniers. Ils ne l'ont pas libéré, malgré tous nos efforts. Mais un jour, il est rentré à la maison.

Comment avez-vous vécu la bataille des Ardennes ? C'était tout près de chez vous.

Nous nous trouvions en plein milieu.

Que s'est-il passé exactement ?

Nous avons tout chargé sur le char à bœufs et nous nous sommes rendus à Wiltz chez des proches. Nous y sommes restés six semaines. Lorsque nous sommes revenus, notre maison était dans un piteux état. C'était terrible. Nous savions ce qui nous attendait. Mon père était rentré à pied et quand il est revenu, il pleurait et nous a dit qu'il n'y retournerait plus. Il avait voulu y prendre la machine à coudre lorsqu'un soldat est arrivé, l'a menacé avec son pistolet, a jeté la machine à coudre par terre et l'a chassé de la maison. De sa propre maison. Notre voisine devait aussi venir, elle avait même emporté un jambon. Puis elle a changé d'avis et est restée chez elle. Elle voulait aussi prendre soin de notre bétail. À notre retour à la maison, nous avons trouvé le bétail mort dans l'étable. Il

avait été abattu. La situation était dangereuse. Ils étaient également à Wiltz avec les chars. Là aussi, ils nous ont tout pris. Nos proches là-bas avaient un poulailler. Ils chassaient les poules dehors et les abattaient. Ils ne causaient que des ennuis. Lorsque tout cela était terminé, nous sommes revenus à Watrange. Tout était détruit. Ils s'étaient fait des lits de paille dans les chambres à coucher et s'y étaient aussi soulagés. La maison était entièrement sens dessus dessous. Nous avons donc commencé par ranger pendant plusieurs jours. Mais nous pouvions rester dans la maison. C'était une époque difficile.

Y avait-il également des maisons de votre village complètement détruites ?

Oui.

Comment cela était-il arrivé ? Par des bombardements ?

Oui, et elles avaient brûlé. La maison de mon futur mari avait complètement brûlé. On leur a assigné une baraque jusqu'à ce qu'ils aient une nouvelle maison.

Était-ce différent parce que vous viviez si près de la frontière ?

Je pense que oui. Ils se sont frayés un chemin jusqu'en Belgique. Les douaniers étaient placés à la frontière et n'avaient pas le droit de laisser entrer les Belges au Luxembourg. Le douanier qui était logé chez nous a demandé à ma mère de lui donner une tartine à emporter à son poste. Il a raconté plus tard qu'il avait donné les tartines aux Belges. Ils se trouvaient là, dans une guérite.

À un moment donné, le Luxembourg a été définitivement libéré et la guerre a pris fin. Comment l'avez-vous vécu ?

C'était un moment de joie. Nous ne pensions pas que cela arriverait un jour.

Avez-vous un souvenir particulier de ce moment ?

Tout d'abord, ils ont arrêté les collaborateurs. Ils voulaient les pendre à Harlange. C'était de leur propre faute. Ils étaient vraiment méchants. Le soir, lorsqu'il fallait tout obscurcir, ils traversaient le village pour vérifier où perçait encore de la lumière.

Comment la vie a-t-elle continué ensuite ?

Je suis restée encore un peu à la maison et suis partie ensuite en Belgique, où j'ai été au service d'une famille. C'est là que j'ai appris le français.

Avez-vous aussi été au contact des soldats américains ? Comment les avez-vous perçus ?

Je ne pourrais vous dire s'ils étaient beaucoup mieux que les autres.

Pourquoi ?

C'étaient des soldats. Ils avaient installé leur cuisine de campagne, où chacun pouvait aller chercher à manger. Aussi à Wiltz. Une fois, ils se sont amenés avec un gros char dans la cour de la famille, où je me trouvais. Ils avaient un bel accordéon. L'un d'entre eux m'a demandé si je voulais l'avoir. J'ai répondu par l'affirmative, mais j'aurais dû grimper sur leur char. J'ai refusé. Il a alors jeté l'accordéon par terre, où il s'est brisé en morceaux. Ils l'avaient volé quelque part. C'était une période terrible. Surtout quand les hommes ont été enrôlés. Et ils prenaient tout ce dont ils avaient besoin. Nous avons reçu une lettre nous disant que nous devons amener notre cheval au train. C'est là qu'ils ont pris tous les chevaux. Ils ne demandaient pas si on en avait encore besoin ou non.

Les jeunes hommes qui étaient mobilisés n'étaient donc pas beaucoup plus âgés que vous ? Et les connaissiez-vous ?

Oui.

Y a-t-il également des villageois de chez vous qui ne sont pas revenus ?

Pas de Watrange. Mais de Harlange, oui. J'en connaissais également beaucoup. J'ai gardé un memento, où on peut les voir tous côté à côté. Beaucoup ne sont pas revenus.